

TENPS

supplément bimestriel



CINÉMA

Tomorrowland

PAGE 12

TÉLÉVISION

Le succès de la série
Black Mirror

PAGE 9

TÉMOIGNAGE

Near Death Experience
et Temps

PAGE 14

SOMMAIRE



SYNCHRONICITÉ

Entretien avec
Les Frères Brizzi

page 4



TÉLÉVISION

Le succès de la série
Black Mirror

page 9



CINÉMA

Tomorrowland

page 12



TÉMOIGNAGE

Near Death Experience
et temps

page 14

CONSEIL ÉDITORIAL

Paul Brizzi

Peintre, Dessinateur, Cinéaste (Paris)
Arts

Philippe Guillemant

Physicien, Chercheur (CNRS Marseille)
Métaphysique, Physique

Lisa Gummesson

Philosophe, Écrivain (Paris)
Philosophie, Littérature

Giuliana Carminati

Psychiatre, Psychanalyste (Genève)
Psychanalyse, Psychophysique

Federico Carminati

Physicien, Chercheur (CERN Genève)
Physique, Psychophysique

Jacques Vallée

Écrivain, Chercheur (San Francisco)
Prospective

DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

Philippe Sol
philippe.sol@revue-temps.com

DIRECTRICE ÉDITORIALE FICTION

Lisa Gummesson
lisa.gummesson@revue-temps.com

TRADUCTIONS

Sophie Chérel
Lisa Gummesson
Elinor Ledoux
Jorge Jarry Richardson

CONCEPTION ARTISTIQUE

Jeanne Fichoux

ÉDITIONS DU TEMPS

Conde de Barajas, 21
41002 Sevilla
www.revue-temps.com

Dépôt légal : SE-1748/2014
NIF : 690115965



SYNCHRONICITÉ

Entretien avec les Frères Brizzi



Paul et Gaétan BRIZZI sont de vrais jumeaux, monozygotes avec le même patrimoine génétique (clones génétiques). Ils sont nés à Paris de parents italiens venus de Calabre.

Une bonne fée s'est penchée sur leur berceau : Ils réalisent leur premier dessin animé à l'âge de 20 ans, qui remportera le Prix de Rome en 1976, et leur permettra de passer les deux années suivantes à Rome, Villa Médicis, comme l'ont fait avant eux Ingres, Fragonard, David, pour la peinture, Bizet ou Debussy pour la musique.

La suite de leur carrière est une longue série d'aventures artistiques, réalisation de films, création de studios, vente des studios à Disney, vie à Hollywood... Le plus bel exemple de leur talent poétique est probablement la dernière scène de Fantasia 2000, « *l'oiseau de feu* ».

Nous révélons ici le secret de leur réussite : ils sont tout le temps connectés.

Il faut un effort, quand on les rencontre, pour savoir qui est qui.

Voici leur témoignage sur la synchronicité.

Philippe Sol (REVUE TEMPS) : Paul et Gaétan Brizzi, merci de me recevoir. Je voulais vous interroger sur les synchronicités qui ont eu lieu dans votre vie, qui ont marqué votre vie. Pouvez-vous nous donner des exemples de synchronicité, par exemple pendant votre jeunesse ?

Gaétan: Et bien il y a plusieurs exemples. On peut déjà citer un exemple qui remonte au certificat d'étude (je ne sais pas si ça existe toujours le certificat d'étude), on avait une quinzaine d'années, peut-être pas, 13-14 ans. Le certificat d'étude est un examen dans lequel il y a bien entendu plusieurs épreuves, dont une épreuve de dessin et comme nous sommes, comme vous le savez mon cher Philippe, très attirés par le dessin, on en a fait notre profession, on fait beaucoup de choses, nous sommes ce qu'on appelle des artistes, donc nous étions Paul et moi dans des classes séparées...

Paul (interrompant) : Excuse-moi Gaétan, nous étions dans la même classe, mais lors de l'examen nous étions dans deux salles séparées.

Gaétan : Exactement, dans deux salles séparées, comme le veulent les examens, on sépare souvent les frères pour qu'il n'y ai pas de risque de connivence. Donc l'épreuve de dessin donnait plusieurs options, parmi lesquelles « imaginez le sujet d'un foulard ». On devait...

Paul : ...Décorer un foulard

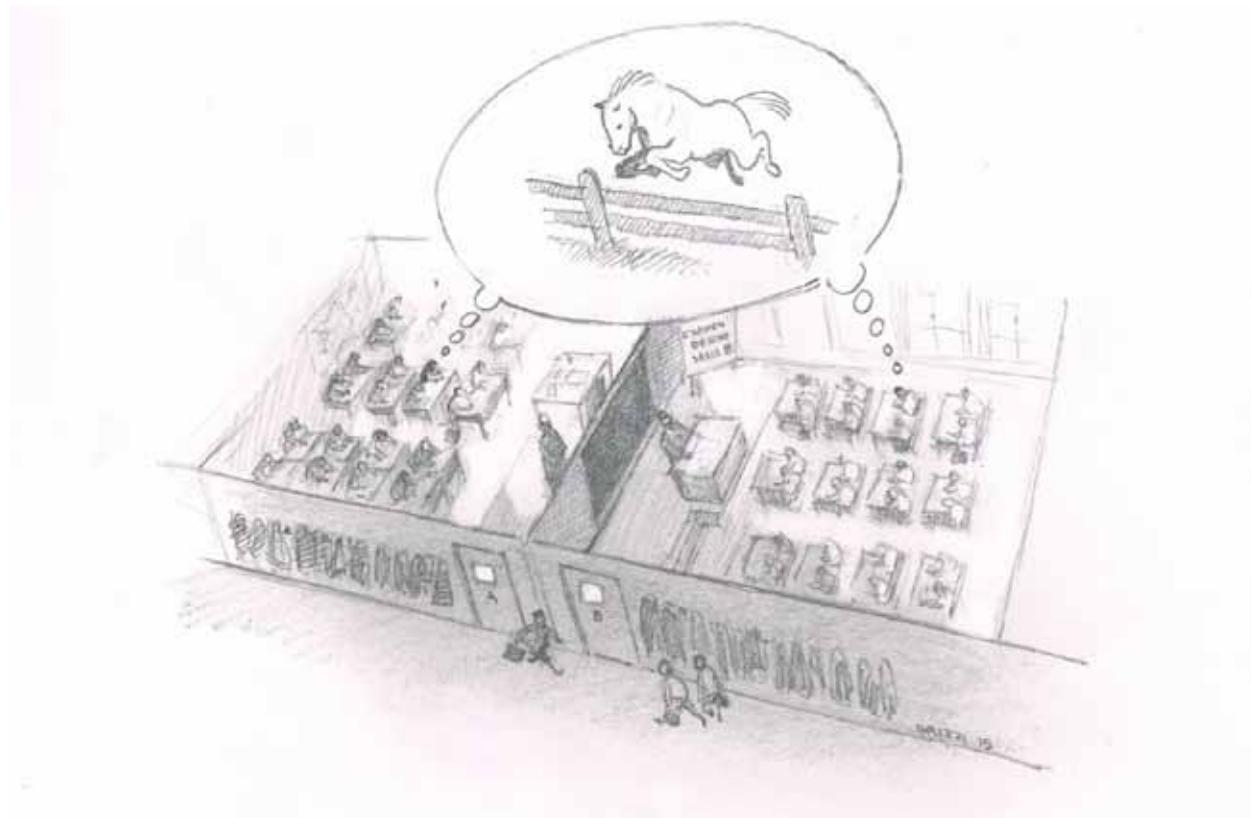
Gaétan : ...Oui, un foulard, imaginez, dessinez ce que vous feriez sur un foulard. Donc je dessine, Paul dans la salle à côté prend le même sujet, dessine quelque chose, et au sortir de l'examen, bien sûr ma première réaction a été de retrouver mon frère jumeau : « alors, qu'est ce que tu as pris pour

l'option dessin ? » « moi j'ai pris le foulard » me dit Paul. « Ah oui, moi aussi, c'est ce qu'il y avait de mieux. Et qu'est ce que tu as dessiné comme sujet ? » Et Paul me dit « moi j'ai dessiné un cheval blanc qui saute une barrière ». Alors je le regarde et lui dis « mais non, c'est moi qui ai dessiné ça ! » et en effet, j'avais imaginé la même scène d'un cheval blanc qui sautait une barrière. Voilà.

Paul : En plus, le sujet, comme c'était lors d'un examen, personne ne le connaissait, c'était au moment où la porte se fermait que le professeur, ou le maître délivrait le sujet de l'épreuve.

On a eu aussi beaucoup d'expérience dans le rêve ou dans notre sommeil, c'est-à-dire à l'état total d'inconscience, puisqu'on ne contrôle pas nos rêves, tout le monde le sait. Mais là ou le rêve que je vais raconter a ceci de particulièrement étrange, non pas qu'on ait fait le même rêve tous les deux, mais je peux dire qu'on était dans le même rêve tous les deux.

Je m'explique : on était tous les deux déjà adultes, 28 ou 29 ans, on était allés passer le week-end où nos parents avaient une petite maison de campagne, on était tous allés là passer le week-end, et le matin du dimanche, après notre nuit, je prenais mon petit déjeuner, Gaétan arrive, nous rejoint, nous étions donc dans des chambres séparées puisqu'il y avait une petite bâtisse à côté où Gaétan dormait, moi je dormais dans une autre chambre, et Gaétan me dit en arrivant « c'est bizarre, j'ai vraiment fait un cauchemar cette nuit ». Je lui dis « oui, oui, ah c'est marrant, moi aussi j'ai fait un cauchemar ». Bon déjà on s'amuse à l'idée qu'on ait tous les deux fait un cauchemar cette nuit-là. Gaétan commence à raconter son rêve, et plus il raconte son rêve, plus je commence à m'interrompre dans mon petit déjeuner, à le regarder avec des yeux tous ronds, il était en train de raconter le rêve que moi j'avais fait, sauf que lui disait « Oh c'était terrible, il y avait une vieille femme qui me poignardait et... c'était terrible ». Et moi je le regarde



et dis : « et moi j'ai fait le même rêve, j'ai rêvé qu'une femme te poignardait » donc ça c'est très étonnant parce que nous n'avons pas fait tous les deux le même rêve comme quoi une vieille femme nous poignardait chacun, moi j'étais le témoin de cette femme qui poignardait mon frère, et Gaétan était la victime.

Gaétan : Chacun était dans son propre rôle, dans sa propre situation.

Paul : Il y a beaucoup de rêves comme ça, comme l'histoire des jeunes pigeons.

Nous avions 10/11 ans et passions nos vacances à la campagne dans une ferme que nos parents avaient louée pour l'occasion. Ce jour-là, la Dame qui nous louait sa maison nous avait montré de superbes pigeons paon dans son pigeonnier et laissé entendre qu'elle nous aurait offert un couple avant de

repartir.

Excités par cette idée nous en avons rêvé la nuit suivante. Gaétan parlait à haute voix dans son sommeil :

- Holala, ils s'envolent ! Ils s'envolent, ils vont nous échapper !!!

Et moi de répondre dans mon sommeil et également à haute voix :

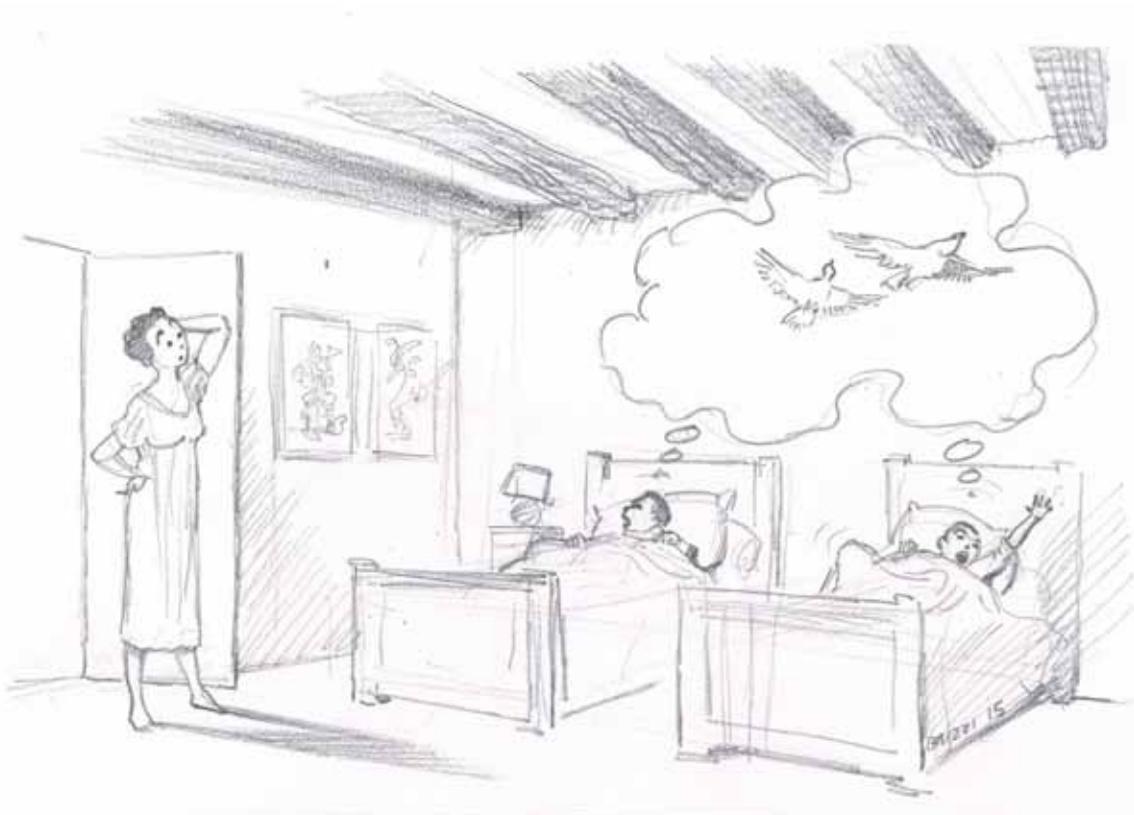
- Ça va, ça va, je les tiens !!!

C'est notre maman qui nous a vus pendant que l'on dormait et nous a raconté ça le lendemain.

Tu veux raconter l'histoire du malaise dans la voiture aussi ?

Gaétan : Oui, d'ailleurs ce n'est peut-être pas le même week-end, mais je me souviens qu'on était à nouveau à la campagne...

Paul (interrompant) : Décidément, la campagne...



Gaétan : Est-ce que c'est cette maison qui était « hantée » mais je ne pense pas, donc une fin de week-end, encore une fois nous étions adultes, on avait chacun notre voiture, on habitait chacun dans des endroits séparés donc à la fin de week end, je prends ma voiture avec mon épouse pour rentrer à Paris. Nous sommes en voiture et puis sur l'autoroute, c'était à une heure et demie de Paris, quelque chose comme ça, j'étais au volant et j'éprouve un petit malaise, pas quelque chose dans le genre malade, une espèce de mal-être, de nausée... ça aurait pu tourner à l'évanouissement au point que j'ai pensé « il va falloir que je m'arrête par souci de sécurité ». Je ralentis, mais à peine je commence à ralentir tout redevient normal, le malaise a été super fugitif, très très passager, je ne pense même pas en avoir parlé à mon épouse à ce moment-là pour ne paniquer personne. Donc tout revient dans l'ordre, je rentre sans problème, sans plus y songer du tout, et c'est le lendemain, en parlant avec Paul, je dis « voilà, tu es bien rentré hier ? » et Paul me dit « Oh, j'ai eu un drôle de malaise hier sur la route » et donc Paul me dit qu'il a eu exactement la même chose à la même heure, lui allant de son côté, moi du mien, et là en plus le même malaise indéfinissable comme disent les auteurs de nouvelles fantastiques que nous admirons par ailleurs...

Gaétan : Ténues, voilà. Nous avons aussi souvent enfants les mêmes cauchemars, des cauchemars très métaphysiques, des espèces de masses informes écrasant des fils comme des cheveux, des filaments..., c'est une image très obsessionnelle...

Paul : Ça c'est un cauchemar qui nous revenait dès qu'on était malades, il y avait ce cauchemar métaphysique qu'on partageait. C'était en plus accompagné d'une espèce de nausée comme ça, c'était terrible. Pour moi c'était comme des rochers, protéiformes, qui écrasaient des fils blancs ténus, c'est très graphique en même temps...

Gaétan : ...Il y avait une espèce de force...

Paul : Et c'était accompagné en même temps d'une nausée.

Gaétan : Oui, imaginez également une image un peu au ralenti, vous voyez, quand on en parle on a exactement la

même image, une image, comment dire, fantasmée, une image irréaliste...

Philippe : ...Symbolique...

Gaétan : Symbolique ; l'angoisse de ce type d'imaginaire, d'image je veux dire, vient du fait que ce sont des masses qui allaient écraser des choses aussi fragiles qu'un cheveu donc il y a un véritable sentiment d'angoisse totale...

Paul : ...Métaphysique...

Gaétan : Métaphysique vous voyez, parce qu'en plus c'est une image pas du tout... figurative, certes, puisqu'on arrive à la décrire, on pourrait la dessiner presque, oui on pourrait la dessiner même, mais c'est un sentiment très désagréable, que nous partageons au moment où Paul avait de la fièvre, était malade...

Paul : Mais c'est vraiment étrange, on fait moins d'expérience comme ça, mais quand on était jeunes on en avait de multiples...

Gaétan : Mais peut-être aussi qu'on a toujours des expériences comme ça, mais on ne se raconte pas tout, on ne passe pas de temps à se raconter notre vie. Peut-être qu'il y a des synchronicités comme tu dis mon cher Philippe dont nous n'avons pas conscience...

Entretien réalisé à Paris, le 9 décembre 2014.

© Éditions du Temps



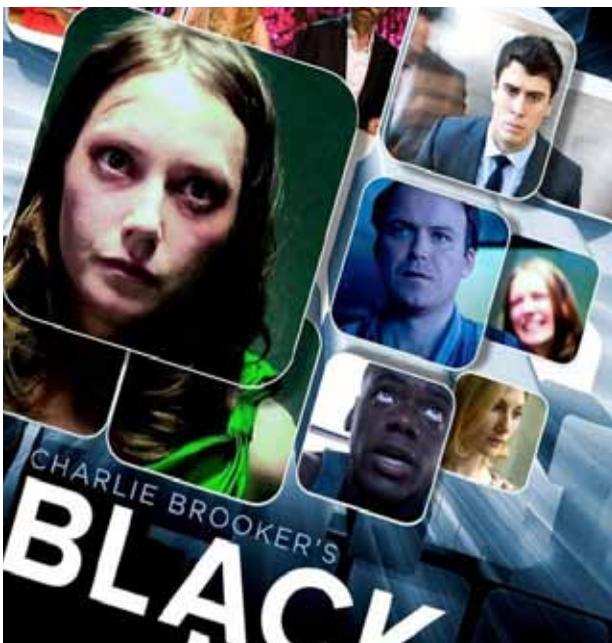
TÉLÉVISION

Black Mirror

La série à succès mondial est de retour avec la saison 3

par Lisa Gummesson

La série britannique Black Mirror fait un carton. Critiques brillantes et des millions de spectateurs partout dans le monde. Cerise sur le gâteau : un Emmy Award. Très bientôt on plongera dans les nouveaux univers noirs et futuristes imaginés par le scénariste Charlie Brooker. Regardons d'abord les thèmes principaux des deux premières saisons pour se remettre dans l'ambiance...



Le scénariste Charlie Brooker montre dans sa série un futur noir et pétrifiant dans lequel l'homme peut manipuler sa perception et ses souvenirs par la technique. L'épisode « Retour sur image » de la première saison est un des plus bluffants, suffisamment passionnant pour que Warner Bros ait eu l'idée d'en faire un long métrage. Il se place dans une réalité où tout un chacun peut enregistrer ses expériences vécues. Une puce greffée près de l'oreille enregistre tout ce qu'on vit, ce qui permet de revenir sur des scènes par un petit clic sur une télécommande. Au dîner les gens s'amuse à regarder des scènes de la vie des autres sur de grands écrans. Quand les gens font l'amour ils regardent des clips d'eux-mêmes, en choisissant leurs expériences les plus érotiques.

Au lieu de vivre le temps réel les personnages vivent alors à travers leur mémoire artificielle. Ils sont capables de régler leur propre conscience du temps par la technique. Pourquoi décrire un tel futur ? Et pourquoi ce scénario parle-t-il à tant de spectateurs partout dans le monde ?

LA TECHNOLOGIE COMME DROGUE

Brooker explique qu'il a voulu réaliser cette série pour montrer que la technologie est une drogue pour l'homme moderne. Il a sûrement raison. Et c'est sans doute une des raisons de son succès. Nous vivons de plus en plus à travers le virtuel et nos expériences du monde nous semblent parfois

plus fortes, plus importantes, plus réelles, lorsqu'elle nous sont transmises par des écrans. Dans cette perspective, il paraît tout à fait possible que notre mémoire, notre perception du temps, sera dans un futur proche soumise à la technologie. Le scénario de Brooker est alors effrayant, mais à la fois hyperréaliste...

LE FONCTIONNEMENT DE LA MÉMOIRE

L'épisode « Retour sur image » montre dans quel enfer les personnages se retrouvent en ayant accès à tout leur passé. Ils accèdent à plus de choses qu'ils ne veulent vraiment. Qui aimerait se rappeler de chaque événement de sa vie ? Voir sa propre vie comme un film au cinéma ?

La mémoire fonctionne d'une telle manière que certaines choses tombent dans l'oubli ou l'inconscient, alors que d'autres sont partiellement modifiées par notre imagination. Sans cela le sens disparaît, la folie approche.

Freud dit bien qu'on n'oublie rien. Selon la psychanalyse tout est stocké dans l'inconscient, mais l'accès est limité et nos souvenirs du passé ne ressortent jamais comme un décalque de ce qui a été réellement vécu, ce qui est le cas dans « Retour sur image ».

LE TEMPS VÉCU V/S LE TEMPS OBJECTIF

Dans cet épisode le temps de la conscience est réduit au temps objectif, le temps de l'horloge. C'est cela qui apparaît si inquiétant. Le temps objectif représente le passé par des instants bien définis, des images successives. Mais nous savons que le temps vécu n'est pas aussi bien ordonné. Le temps est cette musique qui résonne dans notre esprit, retenue par notre mémoire proche, le temps c'est le souvenir de la madeleine, le temps c'est la profondeur de nos rêves... Une mémoire artificielle ne montrerait aucune de ces nuances. Elle réduirait la conscience à une caméra vidéo, un appareil qui enregistre les choses d'une manière objective, sans prendre en compte tous les aspects fantastiques cachés qui appartiennent également à notre expérience perceptive.

Voici un exemple. Quand je rencontre un ami, mon expérience n'est pas la seule image objective de cette rencontre. Quand mon ami parle j'interprète ses mots de ma propre manière. Ses mots me font peut-être penser à un autre moment qu'on

a passé ensemble, ou même à une autre personne. Tout cela appartient à mon expérience.

C'est ce qu'on appelle en phénoménologie apperception, c'est-à-dire l'horizon de nos perceptions. Les choses qui n'apparaissent pas directement mais qui en font aussi partie. Ce sont des choses qui sont impossibles à enregistrer par un simple appareil, par une mémoire artificielle tel qu'elle est décrite dans Black Mirror.

LES LIMITES DE LA PERCEPTION ?

Il faut aussi savoir que notre perception est toujours limitée par notre mode d'existence et notre corps est la première chose qui détermine notre vision. Que serait-elle si nos yeux n'étaient pas limités à regarder droit devant nous ?

Si notre champ de vision ne contenait pas les instants brefs où nos paupières se ferment ?

Ou s'il n'y avait pas l'horizon d'un ailleurs impossible à percevoir sans bouger le corps ?

Mais ces « limites » sont aussi ce qui enrichit notre manière de percevoir. La science a certes progressé parce qu'on est capable d'aller plus loin, voir au-delà de cette expérience parfois limitée. Mais Brooker a brillamment montré qu'à partir d'un certain moment la technique devient un obstacle plus qu'un outil qui nous conduit au malheur et non plus au bonheur.

Plusieurs questions se posent dès lors ; va-t-on continuer ce chemin et arriver au futur pervers imaginé par Brooker ? Ou va-t-on décider de freiner le progrès de la technologie, ce mouvement temporel que l'homme est capable de gérer par ses moyens naturels ? Va-t-on décider de revenir à la richesse de nos consciences infinies ? C'est la question fondamentale sur laquelle repose la série et, dans ce sens, Black Mirror est en réalité un traité de la nature humaine, plus qu'une simple histoire de science fiction. Cette série, dans une mise en scène brillante, toute en brutalité et provocation, nous laisse une sensation d'un futur finalement déjà présent dans nos vies.



Tomorrowland

Illustration de la théorie de la double-causalité

par Lisa Gummesson



Produit par Disney, Tomorrowland (« À la poursuite de demain ») est un film de science fiction qui ne prétend pas être autre chose. C'est délirant et décalé, il y a des bombes qui explosent et des robots qui perdent leur tête. Tout sur un fond de musique dramatique qui renforce le sentiment de catastrophe. L'avantage du film ? Il y a une vraie réflexion sur le temps.

Franck (Georges Clooney), autrefois rêveur et jeune inventeur d'une machine à remonter le temps et Casey (Britt Robertson), adolescente surdouée, se lancent dans un voyage dangereux. La destination est Tomorrowland, un endroit situé dans une dimension inconnue, une utopie quelque part dans le temps et l'espace. Ou peut-être en dehors du temps et l'espace, - le lieu reste indéfini tout au long du film.

Après que Casey ait eu une première vision de Tomorrowland elle ne veut plus revenir dans le monde « réel ». Cette autre dimension est pour elle si magnifique, elle est convaincue qu'elle existe. Et c'est vrai que le mystère de cet endroit est vraiment intrigant. En tant que spectateur on se demande alors forcément ce qui se cache derrière la réalité que nous voyons, derrière les dimensions spatio-temporelles 4D « ordinaires ». Peut-être un endroit caché dans une dimension supplémentaire, peut-être un système quantique donnant accès à cet endroit? En tout cas, Tomorrowland met bien au clair que l'espace-temps dans lequel on vit n'est sûrement pas la seule dimension. Mais peut-être faut-il prendre place dans un

vaisseau spatial caché sous la tour Eiffel pour aller dans cette dimension supplémentaire... C'est en tout cas ce que font les héros du film pour y accéder !

Tomorrowland est aussi une vraie réflexion sur le temps. La machine à voyager dans le temps de Franck lui a montré un futur apocalyptique qui lui a fait perdre tout espoir. Après sa grande découverte il vit isolé chez lui à New York, calculant les jours qui lui restent, attendant la fin. Mais si l'inventeur de cette machine fantastique déprime à cause de son destin déjà déterminé, la jeune Casey refuse d'accepter cette vision du futur. Elle veut le changer. En effet, en connaissant son futur Casey se croit capable de changer son propre destin. Elle a raison, car si on se crée une image de notre futur on peut y échapper en vivant notre présent différemment. Et, en conséquence, échapper au déterminisme. Ainsi, Tomorrowland mettrait en scène des théories comme celle de la causalité *sans* temps, ou celle de la double causalité, c'est-à-dire, que nous créons des avenirs différents par nos intentions qui influencent par la suite notre présent. Il s'agit d'une causalité où ce sont les

effets qui influencent les *causes*. La causalité est inversée, elle ne suit plus la ligne temporelle au sens ordinaire.

Le paradoxe dans le film est donc que c'est uniquement en effaçant ces traces du futur au présent - détruire la machine qui prédit l'avenir - que les héros arrivent finalement à lui échapper... En effet, Casey arrive à cerner un des effets secondaires de la machine : les substances utilisées pour obtenir des informations du futur font que ce même futur devient encore plus probable. Pour éviter que cet avenir arrive il faudrait alors détruire la machine qui le prédit.

Evidemment nos héros réussissent leur mission et le tout se termine avec une scène joyeuse et sentimentale. L'espoir de l'humanité est au top. Disney aime les happy endings.



TÉMOIGNAGE

Near Death Experience et temps



Témoignage de Mikala

Nous publierons dans cette rubrique les témoignages de Near Death Expérience -ou Expérience de Mort Imminente, recueillis par l'Institut Suisse des Sciences Noétiques. Ces témoignages soulignent la fragilité de nos conceptions habituelles du temps.

« Nous sommes le 24 décembre et il est 5h30 du matin. Je n'ai pas le temps de repérer le verglas, juste celui de ressentir ma voiture qui se met à glisser, de plus en plus vite... Tellement vite en direction du grand fossé qui borde la route. Je ne sais pas comment, mais tout ce que j'ai le temps de comprendre c'est que la voiture glisse, bascule et puis... Et puis je ne sais plus ce qui se passe : je suis secouée dans tous les sens et j'ai beaucoup de mal à me plaquer contre le siège. Le bruit dans la cabine est infernal et je ferme les yeux pour éviter les éclats de verre brisé qui se projettent partout. J'entends la tôle qui se froisse, comme une feuille de papier qu'on chiffonne entre ses mains...

Mille questions me passent par la tête : « Serai-je à l'heure au travail ? », je ne pourrais toutes les résumer... Les tonneaux n'en finissent pas et je suis toujours là, retournée un coup en arrière, un coup en avant, un coup sur le côté... Et soudain...

Soudain... Ou plutôt, non, tout doucement au contraire, mais alors vraiment tout en douceur, je me sens aspirée. Je me sens aspirée par du coton... Je me retrouve projetée dans un univers de calme, de douceur, de... Silence. Un silence profond et apaisant. Absolu. Nous ne connaissons pas cette qualité de silence sur Terre... Je n'ai ni froid, ni chaud, je suis « juste bien ». Autour de moi tout est blanc. J'avance dans un brouillard transparent, blanc, lumineux, tout ça à la fois. Et je suis étrangement bien.

Toujours dans un silence absolu, je « perçois » des formes se dessiner et avancer dans ma direction. Ils sont trois. Deux hommes et une femme. Je serais incapable de vous décrire leurs visages et leurs corps avec précision : je les « vois », mais c'est comme si « là-bas » nous n'avions pas de corps physique. Pourtant ils sont là, face à moi, aussi tangibles que quiconque peut l'être. Mais je suis incapable de vous les décrire autrement qu'en vous disant qu'ils étaient beaux et respiraient la sérénité, sans pouvoir vous décrire pour autant la couleur de leurs yeux et le grain pâle ou foncé de leur peau.

L'homme parle le premier et m'accueille, avec une profonde bienveillance. « Sois ici chez toi », me dit-il. Pas un instant ses lèvres n'ont bougé. Le son de sa voix a résonné pourtant en moi avec une précision et une... clarté quasi cristallines.

- C'est où ici ? lui ai-je répondu.

- Juste ici, de l'autre côté.

Ils me sourient. Je me sens immédiatement bien en leur compagnie, en confiance. Mais c'est presque inutile de le préciser, car depuis le début, je suis bien. Je me sens vivante, « pleine », entière. Et surtout Moi-même.

Je comprends que je suis « passée de l'autre côté », mais malgré ce bien-être qui me remplit toute entière, « quelque chose » me chiffonne, sans pouvoir dire quoi exactement. Alors je leur pose la question, aussi naturellement que si je leur avais demandé l'heure :

- Je suis morte ?

- Pas encore.

Cette fois, c'est la femme qui m'a répondu. Elle continue :

- Tu as encore un peu de temps avant de repartir.

Repartir où ? J'ai du mal à ordonner mes idées. Il y a encore quelques secondes j'étais quelqu'un, avec un métier, un nom, une famille. Et là, je me rends compte que je ne sais plus vraiment qui je suis. C'est comme si les images de ma vie s'estompaient, les souvenirs semblent s'effacer derrière ce brouillard, derrière ce « grand blanc » et ce sentiment de bien-être profond. Je me sens aspirée par l'Univers et ne faire plus qu'un avec lui. À la fois régénérée et... dispersée en lui, comme si toutes les molécules de ce corps que je ne ressens plus avaient fusionné avec l'univers tout entier. C'est un sentiment merveilleux... Mais par un moyen que je ne perçois pas clairement, ces trois êtres me maintiennent « en attention ».

Il suffirait de si peu pour que je me dissolve intégralement dans ce « plein de l'univers »...

- *Tu as le choix, me dit l'homme. Tu as le choix de rester ou de repartir.*

Au moment où il prononce ces mots, des images explosent en moi. Des centaines de souvenirs se réamorcent dans ma mémoire. Puis les images ralentissent un peu, et de plus en plus. Et je revois le même visage défiler dans ma mémoire : celui de ma fille. Je me revois enceinte, puis à l'accouchement, ce moment tant attendu de la première rencontre, puis des premiers regards, des premières bougies... le fil de son histoire, de Notre histoire, se déroule sous mes yeux, ne m'épargnant pas la plus petite émotion ressentie en sa présence.

Alors je me souviens soudain de l'accident dans lequel j'étais un instant auparavant, et qui, curieusement, me paraît si loin, si « distant ». Je comprends alors que je dois repartir, que je



ne peux pas rester ici, ce n'est pas le moment ! Ce sentiment de « ce n'est pas le moment » m'a envahi tout entière jusqu'à devenir une certitude ancrée au plus intime de moi-même. Sans que j'aie prononcé un seul mot, les trois êtres me répondent et m'entourent, comme s'ils avaient entendu cette détresse soudaine.

- Tu as le temps, dit la femme. Tu as encore un peu de temps avant de la retrouver.

Je me rends alors compte que le paysage autour de moi a changé. Il fait noir, mais je perçois distinctement les petites mains de ma fille et son visage dépassant tout juste des couvertures. Elle dort profondément et elle est terriblement belle. Nous sommes comme « assises au bord de son lit ». La femme continue à parler.

- Elle t'attend depuis longtemps tu sais ?

À partir de là, un singulier dialogue va s'initier entre nous. Que signifie « elle t'attend » ? Une cascade de questions déferle dans mon esprit. La mort m'a toujours fascinée : que ressent-on, mais surtout que se passe-t-il après ? Est-ce possible qu'après une vie aussi intense en émotions et en expériences tout s'éteigne brutalement et que rien ne persiste ? Je n'ai pas été élevée avec des principes religieux qui dogmatisent mon esprit, mais bien au contraire dans un esprit d'ouverture et de recherche pertinente. Et cette démarche s'est avérée d'autant plus stimulante pour ma curiosité.

Pas à pas, les trois êtres vont m'expliquer tout ce que je veux savoir. Ce qu'il se passe entre ces deux mondes, le passage de l'un à l'autre et... de l'autre à l'un, ces liens intimes qui persistent, ceux que nous laissons, puis que nous retrouvons... Tout en « parlant », nous quittons la chambre et revenons sur l'Autre Rive où je découvre des paysages d'une incroyable beauté. *L'image du Paradis telle que l'imaginaire collectif peut la véhiculer est une vision bien pâle et bien pauvre à côté des ces paysages fascinants de couleurs, de densité, de variations, de grandeur et d'intimité tout à la fois.*

Je vais apprendre ainsi que nous préparons chacun, dans le plus intime de nous-mêmes, notre arrivée unique dans ce monde, sur cette autre rive. Chacun aborde cet endroit selon ses croyances, ses convictions, selon les idées qu'il véhicule sur ce que « doit être sa mort ». Certains mettent plus de temps à y parvenir que d'autres, pour diverses raisons qui leur sont propres. Et quand ils y parviennent, ils se créent un endroit

juste pour eux : ainsi cette rive est-elle constituée des millions de mondes qui se juxtaposent, s'assemblent, se chevauchent ou se distancent exactement comme le feraient les pièces d'un immense puzzle. Tous différents et complémentaires à la fois. Tous minuscules et indispensables dans le même temps.

Ici, chacun est LIBRE. Il n'y a aucune violence. Aucun ressentiment. Rien que ce sentiment de Bien-être souverain... Un bien-être qui, loin de nous inhiber, nous permet d'exprimer encore mieux notre individualité, notre différence, dans cette « chose » indéfinissable qui nous rend humble et unique à la fois... Et surtout, ô merveille, chacun, m'explique-t-on, est son propre juge. Pas de conseil divin qui serait là pour juger nos actes, pas de diabolins pour nous persécuter, pas de grille fermée laissant entrevoir un paradis auquel nous n'aurions pas droit parce que « nous n'avons pas été assez sages »... Ici, le LIBRE-ARBITRE s'exprime dans toute sa beauté, sa force et sa sagesse, chacun est responsable de lui-même et... quelque chose comme fier de l'être.

À chaque question, une illustration m'est offerte, un paysage et une intimité nouvelle s'offre à mon regard. Avec cette possibilité magnifique de « voyager à la vitesse de la pensée ». Là où la pensée se pose, notre attention et notre vision la suivent. Instantanément. L'abandon des sensations physiques semble remplacé par un fonctionnement accéléré de notre esprit et des perceptions. Tout en ce monde me paraît infiniment lumineux, plus « perceptible », plus présent aussi, paradoxalement.

Toute une journée semble ainsi s'écouler dans la singulière visite d'un monde que l'on me rappelle soudain ne pas être encore mien.

- As-tu fait ton choix ? me demande l'homme. Son « regard » est profond et je sais que je dois désormais répondre à cette question.

- Tu peux décider de rester ou de repartir, reprend la femme. Mais instantanément, j'ai devant les yeux l'image de ma fille. Elle dort toujours et a changé de position. Je peux sentir son odeur et sa chaleur, comme si j'étais à ses côtés...

Ils m'ont bien expliqué que j'avais le choix. « Passer de l'autre côté » (et donc mourir) ne signifie pas que tout est fini et qu'il n'y a plus rien à faire. Bien au contraire. Je sais désormais que le passage à la mort n'est qu'un passage vers une autre vie. Et que de l'autre côté tout reste à faire et à construire, là aussi...

J'ai donc fait mon choix. Elle m'attend. Si mon seul destin est d'être sa mère, alors c'est le plus merveilleux destin que je pouvais imaginer.

Ils me préviennent néanmoins : je ne me souviendrai pas de tout, pas tout de suite. Les souvenirs me seront restitués un par un, avec le temps. Et c'est bien mieux ainsi. Retourner dans ma vie avec tout ce que je viens de voir, de ressentir, d'entendre, pourrait avoir des conséquences catastrophiques. La richesse des perceptions vécues de l'autre côté offre un contraste éprouvant avec la réalité de notre monde terrien. Non que ce monde soit pauvre ! Mais par exemple, passer du poids de la bulle de savon à celle du corps serait éprouvant ! Ou encore, avoir cette vision instantanée des choses (en temps réel) simplement à la vitesse de la pensée, puis revenir à une vision binoculaire limitée, quelles lenteur et frustration épouvantables... Chercher ses mots pour parler quand la simple pensée se véhicule instantanément de l'un à l'autre, gagnant en richesse, en saveur et en exactitude...

Aujourd'hui encore, en parler est une épreuve. Rédiger ce document est en soi une épreuve : j'aurais tant à raconter et les mots me paraissent si pauvres (alors que ma formation littéraire me permet une certaine facilité d'écriture habituellement). J'aurais beaucoup à partager aussi de tout ce qu'ils m'ont dit. *Mais dans quelle mesure est-on prêt à entendre parler ainsi de Liberté, de Libre-Arbitre, et surtout de cette qualité d'Amour si inconditionnelle qui existe entre nos deux rives...*

Car désormais, c'est ainsi que je me représente « l'au-delà » : comme un continent voisin où vivent des amis et de la famille que nous avons laissés là-bas, ou qui ont « déménagé », le temps que nous les rejoignons un jour, le moment venu, juste le temps d'une Vie...

J'ai donc fait le choix de « rentrer à la maison ». Un sentiment d'Amour intense m'entoure. Je perçois encore quelques « instants » leurs visages. Et soudain, j'entends le fracas des vitres qui se brisent, la tôle froissée comme un vulgaire papier qu'on chiffonne... Encore une ou deux secousses et la voiture s'immobilise enfin. Je sens à nouveau ce corps humide et chaud que j'habite sur cette Terre.

J'ouvre les yeux. Je bouge lentement et un à un chacun de mes membres. Je suis intacte. Est-ce que c'est un miracle ? Je cherche des repères. La voiture est sur le flanc et je me hisse

par la fenêtre, ou du moins ce qu'il en reste. Je n'ai rien... juste un vague sentiment de... vide. »

Témoignage extrait du livre :

« Etats modifiés de conscience - NDE, OBE et autres expériences aux frontières de l'esprit »

Sylvie Dethiollaz et Claude Charles Fourier

Editions Favre, 2011.



FICTION

L'affaire Max Berliner



Rodolfo Cohen

Rodolfo Cohen est né à Montévidéo. Il a étudié à Rome et Milan. Il vit actuellement à Budapest.

Un événement qui semble avoir quitté la mémoire mondiale vient de faire l'objet d'une interprétation inédite de la part du magazine scientifique After. Il s'agit de l'affaire Max Berliner. Cet épisode semble avoir eu un rapport avec la crise internationale de Budapest de 2021, encore qu'on n'en soit pas, à ce jour, entièrement sûr. En tout cas les événements autour de l'affaire hongroise à partir de cette date ont largement contribué à effacer des mémoires ce qui s'est passé pendant ce mois de crise où celui qu'on appelait Max Berliner a attiré sur lui l'attention des caméras du monde entier.

J'étais correspondant à Atlanta. A Camp David, cet automne-là, devaient se retrouver la Présidente américaine, le Premier ministre canadien, le Ministre de la défense anglais, la Présidente française le Chancelier allemand, les Italiens, les Grecs, les Bulgares et les Roumains, puisque la crise se passait chez eux. La Turquie n'était pas présente pour des raisons évidentes.

A dix heures du matin, le jour de la première table ronde, un type se présente à pied devant l'entrée principale de la propriété de Camp David qui est en fait le camp N°3 du parc naturel Catoctin (un lieu ouvert au public). D'après la Sécurité, il est sorti de l'une des voitures qui attendaient au guichet. En vérité, aucun des deux conducteurs n'a jamais admis l'avoir amené. Le soldat de faction a appelé son collègue dans la

cabine. Le vent a soulevé sa casquette, elle a roulé à trois mètres. Quand il s'est retourné vers le visiteur, il n'était plus là.

Dix minutes après, on le retrouve à plusieurs miles, dans les parages d' Hickory Lodge, le centre de conférences présidentiel, près de la piscine. Deux gardes contournent le bassin, se heurtent, on ne sait comment, et glissent dans l'eau en armes. L'un d'eux a failli se noyer. Un troisième appelle l'unité mobile de Cedar (le pavillon de la Sécurité), qui arrive dans un véhicule équipé d'un radar infra-rouge. Mais à l'entrée du virage final le véhicule casse une rotule de direction, se renverse et heurte un rocher. Le conducteur est dans le coma. Aucune trace du visiteur...

Une demi-heure après, au moment où la Présidente américaine, attablée avec ses hôtes, va prendre la parole, personne ne s'est aperçu que le visiteur est assis parmi eux. Les gardes préviennent le chef de la sécurité qui visite du regard tous les moniteurs de son bureau. Surtout ceux, muets, de la salle de réunion. Il aperçoit l'intrus au deuxième rang à côté de la délégation bulgare...

Nouvelle complète disponible sur notre site www.revue-temps.com, rubrique « Fiction »

FICTION

Moments captifs



Charlotte Brady

Poète et écrivain, Charlotte Brady est née en Suède. Elle a vécu à New York, en Jamaïque et à la Barbade. Elle vit aujourd'hui à Miami et travaille sur une trilogie poétique, dont la première partie, "As silence is your witness", a été publiée en 2015. Professeur de yoga, elle a travaillé comme éditeur pour la revue littéraire "Mudfish" à New York.

J'ai commencé à planifier mon évasion avant même d'être enfermée, avant même d'avoir commis un crime.

C'était exaspérant d'être enfermée, mais je ne peux pas nier que j'ai parfois aimé ça. Il y avait quelque chose d'excitant. La vie était entièrement prévisible. A cette époque, j'appréciais ce genre de choses. Le bien était bien et le mal était mal. Quelque chose en moi redoutait la liberté.

Ma cellule était très petite. Elle tournait toutes les cinq secondes, ou plus, selon ce qu'on utilisait pour la mesurer. Une goutte de sueur, une pièce de monnaie, une plume donnaient chacune une réponse différente. C'est la gravité qui contrôlait les coups, mais je ne pouvais pas le comprendre. Comme tout le monde, j'étais sous le charme de la gravité, à tel point que je ne m'en rendais plus compte. La magie agissait secrètement.

Même si ma cellule était minute, ma mémoire semblait mesurer au moins 25 ans, en direction inverse. Je n'étais pas certaine du crime que j'avais commis mais je savais que c'était sérieux. C'est ce qui m'avait amenée ici.

Après deux ans je pensais à m'échapper presque chaque jour. Comment, je n'en avais aucune idée. Les autres détenues me méprisaient. Je supposais que c'était dû à la sorte de délinquance que je pratiquais. Je n'avais pas réussi, évidemment. Mais elles non plus. Et pourtant il y avait une sorte de consensus sur le fait que j'étais plus en faute que d'autres prisonniers. La raillerie était insupportable et je restais en moi-même.



Dans ma vie, j'avais vécu d'innombrables moments de joie. Le reste du temps, qui était considérable, avait été consacré à souffrir. J'étais sûre que quelque chose ne tournait pas rond chez moi. Bien entendu, j'étais moi-même le filtre à travers lequel j'observais tout. Mais, comme la gravité, je ne pouvais pas non plus le voir. J'étais convaincue que quelque chose, à l'intérieur de moi, était fêlé, comme un défaut de naissance invisible. J'attribuais tous mes malheurs à ce défaut.

J'étais consciente que les minutes avaient grossi en moi, s'étaient nouées et enroulées comme une séquence d'Adn. Qui suis-je ? J'avais honte de me poser la question mais je ne pouvais pas m'en empêcher. Qui suis-je ? Que cela signifie-t-il ? Je cherchais dans ma cellule, dans mon corps, dans ma mémoire, mais ne trouvais jamais de réponse...

Nouvelle complète disponible sur notre site www.revue-temps.com, rubrique « Fiction »

SOMMAIRE - REVUE TEMPS N°6 - OCTOBRE 2015



PHILOSOPHIE

Deviner le futur ou le configurer ?

Daniel Innerarity



NOUVELLE

L'affaire Max Berliner

Rodolfo Cohen



TÉLÉVISION

Le succès de la série Black Mirror

Lisa Gummesson



MESURE DU TEMPS

Faut-il supprimer la seconde intercalaire ?

François Meyer



NOUVELLE

Moments captifs

Charlotte Brady



LITTÉRATURE

Petit livre des grandes coïncidences

Gibert Sinoué



HORLOGERIE

Les horlogers parisiens au XVIIIème siècle

Marie-Agnès Dequidt



CINÉMA

Tomorrowland

Lisa Gummesson



LIVRES

Le bonheur avec Spinoza

Bruno Giuliani

PROGRAMME EDITORIAL SUPPLÉMENT

RUBRIQUES RÉGULIÈRES :

Cinéma
Télévision
Livres
Témoignages NDE/OBE

ANTICIPATION :

Temps et business
Temps et finance
Temps et mode
Temps et musique

ENTRETIENS AVEC :

Jacques Vallée
Natalie Sudman
Thibault Damour
Sylvie Dethiollaz
Bruno Giuliani
Annick de Souzenelle
Didier Ottaviani
Christian Combaz
Michel Onfray

TENPS

Science - Arts - Philosophie

Éditions du Temps
Sevilla

www.revue-temps.com